

JOURNAL DE ROUEN DU MARDI 10 JANVIER 1933

215

VIE LITTÉRAIRE

Les Idées et les Hommes

ANDRÉ GIDE

— ANDRÉ GIDE, sa vie, son œuvre, par Léon Pierre-Quint (1 vol. 18 fr. Stock)

— LE VRAI DRAME D'ANDRÉ GIDE par René Schwob (1 vol. 15 fr. Grasset)

La place tenue par André Gide dans la littérature contemporaine, son influence spirituelle et morale exercée à l'abri de son grand art, sont trop certaines, trop importantes — qu'on le veuille ou non, qu'on le déplore ou qu'on y applaudisse — pour que nous négligions deux ouvrages comme celui de M. Léon Pierre-Quint, *André Gide, sa vie, son œuvre*, et comme celui de M. René Schwob, *Le vrai drame d'André Gide*. Il sera davantage parlé de celui-ci dans une prochaine chronique. Fouilletons aujourd'hui surtout celui-là.

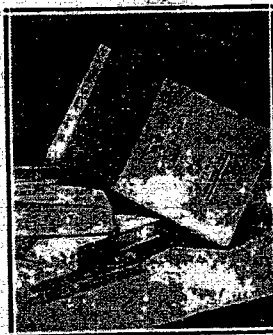
* * *

« Toute pensée, tout système philosophique sont l'expression d'une personnalité, écrit à la première page de son ouvrage M. Léon Pierre-Quint. Entre l'œuvre et la vie de Gide, les rapports sont plus étroits, plus dépendants que chez tout autre écrivain. La morale gidiennne est éclairée constamment par la vie de l'auteur, par son évolution, par les débats de sa conscience, par les nuances de son caractère. Il n'est donc pas possible d'expliquer et de comprendre parfaitement l'œuvre d'André Gide sans connaître le drame de sa vie, et le drame de sa vie, dont ses confessions nous ont livré l'aveu avec un sang-froid qui n'est pas du cynisme, ne peut être ici qu'indiqué à peine, sinon complètement lu. Que le lecteur qui pense encore qu'il suffit de ne pas nommer certaines choses pour les empêcher d'être — ou qui, plus justement, pense que nommer les choses c'est leur donner une réalité plus présente et plus active — veuille bien tenir compte de cette discrétion ! »

André Gide, qui naquit à Paris en novembre 1869, tient par sa mère à la Normandie. Son arrière-grand-père, Rondeaux de Montbray, avait été maire de Rouen, et il évoque dans *Si le grain ne meurt*, la maison qu'habitait son oncle, Henri Rondeaux, à l'angle de la rue de Crosne et de la rue de Fontenelle, et se place entre ses plus lointains souvenirs. S'il a vendu sa propriété de La Roque-Baignard, un château Louis XIII voisin de Lisieux, qu'il a décrit dans *Immoraliste*, il revient encore chaque année dans la maison sévère de Cuverville, proche de Criqueville, qui est le cadre de *La Porte Étroite*.

Par son père, Gide tient aux Cévennes. Il a un sang huguenot mêlé de catholisme, et les influences de deux tempéraments, de deux races, de deux provinces différentes, se contradisaient en lui. Les influences de deux astres aussi, si nous l'en croyons : « J'ai découvert, note-t-il dans son *Journal*, par grand hasard et sans croire beaucoup à l'astrologie, que le 21 novembre précisément, jour de ma naissance, notre terre sort de l'influence du scorpion pour entrer dans celle du sagittaire. Est-ce ma faute, à moi, si notre Dieu prit soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sanges, de deux provinces et de deux confessions ? » (1). Par ces contradictions mêmes, Gide se justifie.

(1) *Nouvelle Revue Française*, 1^{er} juin 1932.



Souvent, écrit-il, (2) je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accès de ces éléments trop divers, qui, si non, fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi.

Sans doute ceux-là seuls sont-ils capables d'affirmations puissantes que pousse en un seul sens l'élan de leur hérésie. Au contraire, les produits de leur croisement en qui coexistent et grandissent ou se neutralisent des exigences opposées, c'est parmi eux je crois que se recrutent les arbitres et les artistes.



(Wide World Photo.)

André GIDE

André Gide fut tout jeune un mauvais garçon et la soliloque pesante de trois femmes tristes et toutes paralysées par la crainte de mal agir ou de mal penser — dont celle de sa mère, veuve quand il eut onze ans — ne le délivrèrent pas de ses démons. Et il arrive, à l'entrée de la vie, ayant connu de grandes ferveurs avec de grandes timidités. Une inquiétude se précise en lui, celle de la chair, qui remet en cause la morale, le puritanisme de son enfance, et qu'il exprime en la voilant de symbolisme dans les *Confessions d'André Walter*. Il la porte, en même temps que sa Bible, en jeune homme gauche et maniéré qui ne trouve bientôt l'issue à tant de troubles et à tant d'attentes indistinctes que dans la révolte, que dans la fuite. En octobre 1893, Gide s'embarque avec Paul-Albert Laurens pour l'Afrique du Nord, décidé à aller jusqu'au bout de ses désirs, « aussi difficiles, déroulants, dangereux qu'ils puissent être », à vaincre toutes ses ignorances et toutes ses peurs, à jouir simplement de toute la vie. Il se connut alors lui-même exactement, et se connaissant, se sentit délivré. Mais sa joie l'éblouit : il espère qu'il peut concilier tous les contraires, la joie paternelle et l'amour mystique et il épouse sa cousine (le 8 octobre 1895, dans le temple d'Étretat). Il n'a pas atteint le port des sérénités. Bien au contraire. La voici de nouveau tourmenté, et pour longtemps, par le problème moral, en proie à l'instabilité, au perpétuel besoin d'aller ailleurs, traqué partout par sa conscience et par Dieu, qui lui reproche son péché.

Il n'aura quelque tranquillité que le jour où il pourra se dire et proclamer autour de soi qu'il n'y a pas de péché à monter sa pente, qu'on ne saurait faillir à suivre sa nature — et sans doute aussi que la conscience n'est que la voix fallacieuse de l'éducation, des parents, de la société, de la religion et que la réalité du diable, dont le repaire est notre inconscient, est plus évidente que celle de Dieu.

Une telle démarche de l'esprit est pleine de péripéties et de détours qui donnent au personnage d'André Gide l'apparence au moins de la complexité, car l'aventure, au fond, est peut-être plus simple qu'elle n'en a l'air. M. Léon Pierre-Quint nous en montre fort bien les étapes — et il

nous l'aura y revenir — mais il écrit, en le faisant, quelques pages d'histoire littéraire pleines d'intérêt et que je tiens à signaler.

L'influence de Gide Sextier d'abord sur un petit groupe d'écrivains, pour lequel il fut le guide, et qui l'entraîna véritablement de l'écrivain. Il collabora avec les premiers de ses amis — Jammes, Ghéon, Copeau — à la revue d'Edouard Ducoté, *L'Érintage* puis, après une expérience malheureuse avec Eugène Montfort, directeur des *Marges*, il fonda, en 1900, *La Nouvelle revue française*, où il prétendait revenir au classicisme même, et à la fois permettre toutes les audaces.

Deux ans après, la revue s'adjoignait une maison d'éditions et le prestige de l'une et de l'autre fut bientôt extraordinaire. Et c'est Gide alors, de 1910 à 1914, qui en ouvrit l'accès — « *dimus est intrare !* » — à Jean-Richard Bloch, à Roger Martin du Gard, à Jules Romains, à Jean Giraudoux, à Alain Fournier, pendant que Jacques Copeau, animé du même esprit, s'efforçait de former un théâtre d'honnêteté, et découvrait Dullin et Jouvet. Quand Jacques Rivière prit, en 1914, la direction de la revue, le succès était certain. C'était peut-être assez pour que Gide s'y intéressât moins.

Autour de lui, d'ailleurs, une curieuse évolution se produisit. Alors qu'il devenait pour sa part de plus en plus antireligieux, ses anciens amis, Francis Jammes, Henri Ghéon, se convertissaient au catholicisme et, parmi les jeunes, Jacques Rivière semblait lui échapper pour accepter le Dieu de Paul Claudel. Certaines coïncidences se roulaient. Le zèle des convertis charchant à devenir des convertisseurs, après une crise de mysticisme, le retour à un certain état d'âme religieux, anarchiquement religieux, favorisé par les émotions de la guerre, le hérisse. On cherchait à forcer sa conscience secrète et cachée, son intimité profonde et c'est se sentait atteint non parce qu'il se croyait coupable, mais parce qu'il se masquait. Il résolut d'avouer. *Corydon* et *Si le grain ne meurt*, qui paraîtront plus tard, le libèrent. Il n'est plus inquiet dès lors. « Le monstre intérieur est vaincu ». Il ne s'analyse plus, il laisse les contradictions vivre en lui, il ne résiste plus au désir... et il atteint la cinquantaine.

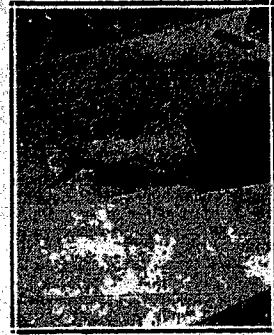
Il n'est jamais trop tard pour que la vie soit belle ! André Gide prétend qu'elle le soit. Il la goûte, dans l'après-guerre, avec une extrême curiosité et une joie légère. L'achève de rompre toutes les amarres et il s'en va pour le Congo, accompagné d'un jeune disciple. Il est combattu violemment et par des adversaires inégalement justes : il fait front en publiant ses mémoires. *Si le grain ne meurt*, et son plaidoyer *Corydon*. Après un court scandale sans éclat, il semble qu'il l'accepte maintenant tel qu'il est, comme il s'est accepté lui-même, et sa gloire ne lui est plus disputée.

Ni un certain nombre de vertus que l'évangile nous prêché, la goutte du dénuement, le détachement des choses.

Ni sa paix ?

Il le dit. C'est possible, mais c'est à voir.

(A suivre.) R.-G. NOÛSCOURT.



(2) *Si le grain ne meurt*, p. 22.